

Carlos M. Federici

PREMIERS SOINS.

J'avais atteint la limite de ma résistance et je ruminais déjà des mesures drastiques, lorsque Flaco entra.

Je m'étais même saisi de la clé anglaise, que m'avait prêtée Willogh, et je pesais le pour et le contre. J'ignore ce qui se serait produit si Flaco n'était pas, si heureusement, arrivé avec des nouvelles.

Je me jetai presque sur lui.

- *Et ? ...*

Il afficha un sourire réconfortant.

- *C'est dans la poche, patron – dit-il –. L'A.P.S. est déjà localisé. Vous pouvez être tranquille.*

Je l'invitai à s'asseoir sur une grande caisse et me carrai en face de lui.

- *Sont-ils nombreux ? – lui demandai-je.*

- *C'est-à-dire ... – répondit-il, après avoir réfléchi quelques instants – relativement, mais ils comptent dans leurs rangs trois infirmes et un aveugle. Je crois que nous pourrons en venir à bout, surtout si nous leur tombons dessus à l'improviste. On remarque au premier coup d'oeil que ce sont des novices cousus de fil blanc, qui ne s'attendent pas à quelque chose de ce genre.*

- *Nous pourrons ! – affirmai-je –. « C'était vital » – me dis-je –. Une chose, Flaco : que sait-on*

de l'A.P.S. ? Est-ce un homme ou une femme?

Il se gratta une aisselle sous la peau de chien qui le vêta et rétorqua ensuite :

- *Je ne peux pas vous renseigner. C'est Sammy qui m'a transmis l'information, et il ne m'a absolument rien dit à ce propos.*
- *Eh bien, j'espère que ce sera un homme ! – m'exclamai-je – Sans quoi l'affaire risque de se compliquer doublement ... Bon, Flaco. Appelle les autres – ordonnai-je.*

En une minute, tous les représentants mâles de notre groupe étaient réunis. Ils s'installèrent tant bien que mal parmi les décombres. Ils me regardaient, comme le chien son maître. Ils savaient déjà de quoi il s'agissait. Trois ou quatre d'entre eux étaient aussi désespérés que moi.

« C'est mieux ainsi » – pensai-je – « de cette façon, ils donneront le meilleur d'eux-mêmes au cours de cet affrontement. »

- *Eh bien, les gars – commençai-je –, l'A.P.S. a été localisé. Flaco, ici présent, va vous communiquer ce que nous avons appris. Vas-y, Flaco !*

Il s'avança avec une certaine pompe – je suppose qu'il ne peut oublier le bon temps du syndicat, quand il était orateur - et s'appuya sur le gourdin, adoptant l'attitude qu'il jugea la plus digne et qui, effectivement, l'était assez. En fin de compte, cela aurait mieux donné si la tête dénudée et les cicatrices n'avaient nui à l'aspect général.

- *Ils seraient une trentaine – annonça-t-il –. C'est ce que Sammy m'a signalé. Ils se trouvent au Metropolitan Museum, soigneusement retranchés ; bien sûr, des décombres obstruent pratiquement toutes les avenues attenantes ... Mais nous nous frayerons un passage, grâce à – levant un index intrépide, il déclama – notre effort commun et notre esprit d'équipe et, tous ensemble, nous saurons parvenir au pinacle de ...*
- *Suffit, Flaco – coupai-je –. Nous ne sommes pas à un congrès. Nous ferions mieux d'élaborer un plan d'attaque. Nous n'attendrons pas la nuit – indiquai-je –, car il n'y a plus moyen de surprendre personne de cette façon ; ça, c'est ce que tout le monde fait. Nous les assaillirons à l'heure du midi – j'ignorai le murmure qui s'éleva aussitôt, et poursuivis imperturbablement –, quand la chaleur les accablera bien ; la majorité fera la sieste et les sentinelles, ne s'attendant qu'à la piquûre des moustiques, relâcheront leur vigilance. Ce sera le moment idéal pour leur mettre toute la sauce.*
- *Pas de précipitation ! – "Doc" me toisait, tapi derrière les montures, sans verres, qu'il s'était obstiné à conserver sur les yeux, contre vents et marée ; elles s'assortissent cependant au manteau de vison qu'il dispose au-dessus de*

sa chemise en lambeaux –. *Si nous parcourons autant de chemin à découvert – objecta-t-il –, ils nous repéreront tout de suite et ils n'auront aucune peine à nous tendre une embuscade. Tu es fou, Matt ! La logique veut que nous nous y rendions de nuit.*

- *Tais-toi, "Doc". Ne fais pas voir ton intelligence atrophiée de cette manière. Qui a parlé d'aller à découvert ? Nous progresserons en nous cachant à l'abri des ruines, idiot ! Nous les encerclons ; ensuite, un ou deux se montrent et, quand eux essayent de les capturer, les autres leur tombent dessus de tous les côtés. C'est la meilleure façon, te dis-je.*

- *Matt a raison ! – s'écria Bull. Bull m'appuie toujours. Il a été semi-lourd comme moi et de bons poings sont les uniques certificats qu'il connaît. Afin de m'imposer comme chef, j'avais dû régler le petit différend qui nous opposait ... Et maintenant, il était disposé à employer des méthodes analogues pour convaincre ceux qui ne seraient pas d'accord. Mais ce n'était pas le moment. Nous avons besoin de tous nos gars, en parfaite condition. Je le fis comprendre à Bull et je résolus de les raisonner.*

- *Toutes les défenses se tiennent prêtes en fonction d'attaques nocturnes – expliquai-je patiemment –; une attaque fougueuse en plein jour les laissera pantois.*

"Doc" revint inopportunément à la charge.

- *Comment sais-tu qu'il y aura de quoi se dissimuler ?*
- *Ne t'en fais pas ! Flaco et moi avons exploré, il y a quelques jours, les alentours de Central Park ... avec Durkey. Il y a, partout, des montagnes d'éboulis : des arbres abattus, du feuillage, ... de tout. Quant au Metropolitan, il s'y trouve une brèche large comme un éléphant, dans le mur de derrière. Nous pourrions nous infiltrer par là, si cela se révélait nécessaire ..., pas vrai, Flaco ? Si nous les surprenons dans la salle principale, ils sont cuits.*

Il y eut encore quelques entêtés, mais nous pûmes finalement les convaincre. Dès lors, nous nous sommes employés à préparer l'armement, avec tout le soin possible. Nous avons poli les gourdins et nous avons placé de nouvelles lanières de cuir à leurs extrémités ; nous nous sommes chaussés le mieux possible : j'avais des bottines vernies que j'avais déterrées dans les ruines d'une boutique, Macy's, je crois. Ceux qui pouvaient, se protégeaient la tête ; j'en aurais bien fait autant – spécialement pour la partie chauve – mais j'avais perdu le casque de pompier en tentant, quelques jours plus tôt, la traversée du Pont de Brooklyn, suspendu aux câbles cisailés.

Nous ordonnâmes en outre aux femmes de préparer de l'eau chaude et de la charpie, afin de pouvoir soigner rapidement ceux qui devraient

l'être. Nous nous attendions à y laisser des plumes, bien sûr. Je me réservai deux d'entre elles pour un autre travail : j'avais imaginé quelque chose qui était susceptible de parfaire notre plan de combat, la touche du maître en quelque sorte. Il nous restait enfin le plus important : il fallait fouiller consciencieusement chaque membre du groupe, au cas où l'un d'eux dissimulerait sur lui des armes tranchantes, car il y avait eu un mort, un mois plus tôt, lors d'une rixe où l'on avait joué du poignard. Ce sont des choses qu'il faut éviter coûte que coûte. Il reste trop peu de survivants à Manhattan pour nous payer le luxe de nous liquider de cette façon. La loi des groupes, qui est malheureusement l'unique point d'entente, nous permet d'échanger des coups de bâton sans plus : pas question de coups de feu ou de coups de couteau. On condamne à l'ostracisme rigoureux, le pire châtement, celui qui viole cette loi fondamentale. Un homme seul ne fait pas long feu par les temps qui courent : s'il ne meurt pas de faim, les chiens sauvages ou les rats l'achèvent, un éboulement différé l'écrase ... C'est une loi très dure mais, indubitablement, l'unique manière d'éviter les coups fourrés lors des luttes de groupes.

Nous fûmes enfin prêts à partir. « *Elle a fière allure, ma troupe !* » – me dis-je amèrement, en pensant à Corea et en regardant la dégaine de mes hommes, couverts de cicatrices et

d'ecchymoses, déguisés comme pour un carnaval. Mais le principal était qu'ils sachent cogner dur. Nous nous mêmes en marche, progressant accroupis derrière les monceaux de briques, de mortier, de ciment et de poutrelles tordues qui avaient reçus jadis – combien de temps y avait-il de cela ? – le nom élégant de Rockefeller Center.

Il nous était impossible de progresser par la Cinquième Avenue ; nous n'aurions pas pu nous y frayer un passage, même avec l'aide d'une grue. Madison, par contre, étant trop dégagé, ne nous convenait pas non plus : il y traîne toujours un guetteur.

Nous prîmes l'Avenue des Amériques, coupant par des venelles latérales chaque fois que nous rencontrions des obstacles trop difficiles à franchir. Le trou le plus grand que j'avais vu jusqu'alors nous freina à hauteur de la Cinquante-Septième Rue.

- *Halte !* – ordonnai-je, en levant une main –.
Une "mastodontière".

Nous dénommions ainsi les cratères de bombes. Le terme classique de "*renardière*" aurait été inadéquat ... Qui a jamais entendu parler de renards de nonante-huit mètres ? La "*mastodontière*" était inondée. Nous aurions pu la franchir sur les grosses planches qui flottaient au sein de l'eau boueuse, mais cela nous eût mis trop en évidence. Je préfèrai contourner les décombres jusqu'à Columbus. Cela nous éloigna

relativement mais il valait mieux être prudents.

Nous entrâmes dans le parc par la Soixante-Sixième Avenue. Nous nous frayâmes un chemin à coups de gourdin, dans le parc transformé en véritable fort. Il était presque midi et la chaleur devenait accablante. La transpiration nous agglutinait les fourrures au corps. Un "*parfum*" assez peu floral commença à envahir le voisinage.

- *Malédiction !* – grogna Curie, en grattant son protubérant abdomen velu –. *Ils vont nous repérer à l'odeur ... Nous devrions prendre un bain, ne fût-ce qu'une fois par an.*

Quelques-uns rirent. Je ne le pus ; je me caressai la joue.

- *Nous devons leur ravir l'A.P.S.* – et mes doigts étreignirent plus fort le gourdin.
- *Taisez-vous, animaux !* – maugréa Bull, en colère –. *Ils vont nous entendre !*

Nous traversâmes ce qui avait été le jardin zoologique : il n'en subsistait qu'un bois de barreaux métamorphosés en pâte dentifrice et des corps de bêtes en décomposition. Deux chats squelettiques qui se repaissaient des restes d'un quadrupède inidentifiable, décampèrent, la peau hérissée et les yeux jaunes et fous. Je ne pus m'empêcher de frissonner devant la vision cauchemardesque des félins ... Je me demandai quel aspect je pouvais bien avoir moi-même, avec une barbe de six

semaines – d'un seul côté du visage –, une joue enflée et la moitié du crâne lisse comme un flanc ; je me promenais avec des culottes de femme – un comble ! – et je brandissais un gourdin.

Nous sortîmes du zoo et gagnâmes en toute hâte le couvert d'un gigantesque tronc. La chance paraissait nous sourire : les branches et les feuilles formaient un véritable rideau devant nous. Nous pourrions nous approcher suffisamment sans être vus.

Nous aperçûmes enfin l'aiguille de l'Obélisque de Cléopâtre. Par quelque ironie du sort, il était encore debout, alors que l'Empire, le Chrisley et la Cathédrale de Saint-Patrick, des siècles plus jeunes, mordaient l'asphalte. A côté de l'obélisque, le vieux Metropolitan Museum exhibait ses blessures, ses maçonneries saignantes.

- *Bon – annonçai-je –. C'est le tour des volontaires.*

Il y eut un silence. Tous semblaient préoccupés par d'autres problèmes.

- *Je t'en convaincs quelques-uns, Matt ? –* proposa Bull, en fermant ses énormes poings ; mais je secouai la tête.

- *Toi et moi, cela suffira, Bull. Les autres restent sous les ordres de Flaco. Ils cernent la place et, quand ils me verront indiquer l'obélisque, ils attaqueront.*

Il y en eut encore un pour protester mais il se laissa finalement convaincre.

Bull et moi emportâmes des peaux de vache bourrées de papiers – c'était la tâche que j'avais assignée aux femmes –, et nous nous dirigeâmes sans hésiter vers le musée en ruines.

Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant qu'ils nous crient de ne pas aller plus loin.

- Nous voulons rallier votre groupe ! – criai-je –.
Nous apportons de la nourriture !

Abracadabra : les peaux de vache rebondies ressemblant de loin à un animal mort, les gars littéralement affamés ne se méfièrent même pas. Ils hésitèrent un peu puis émergèrent finalement un à un du repaire. Ils nous entourèrent, en se purléchant les babines d'avance.

- *D'où venez-vous ?* – demanda un géant à l'épaisse barbe blonde, qui était probablement le chef. Il portait un haut col et un bermuda ridicule.
- *De la campagne* – répondis-je.
- *Comment se fait-il que nous ne vous ayons pas vus approcher ?*
- *C'est que nous sommes venus en traversant le parc. Par ce côté* – dis-je, et j'indiquai l'obélisque.

Ma troupe était, elle, disciplinée. En moins de temps qu'il faut pour le dire, ils fondaient sur nous : la surprise était totale. Le traitement des crânes, accompagnés des bruits d'usage, nous était une grande source de joie. Dans la confusion. des gourdins, je cherchai des yeux l'A.P.S. Je n'eus

aucune peine à le localiser. Par bonheur, c'était un homme. Il se désintéressait de la lutte, la regardant avec un air un peu absent, comme si elle ne le concernait qu'indirectement. Il y avait dans sa contenance quelque chose du dilettante, quelque chose du spectateur d'un match de rugby. L'intéressé savait que son sort resterait enviable, quelle que fût l'issue du combat. Le groupe qui l'adopterait lui importait peu. On remarquait qu'il était même habitué à passer fréquemment de mains en mains. Accoudé à une fenêtre, il nous observait de ses petits yeux rusés, avec condescendance. Le blond leva finalement la main.

- *C'est ... c'est bon – haleta-t-il, étanchant le sang qui lui coulait du nez écrabouillé, autrefois proéminent –. Vous avez gagné ... Que ... diable ... voulez-vous ?*
- *Vous vous en tirez à bon compte – dis-je –. Nous gardons l'A.P.S. Vous pouvez emporter tout le reste.*

Je lus une supplication dans ses yeux gris, mais je ne me laissai pas attendrir. D'abord, le groupe est unanime et, en outre, je me rappelai, avec un tremblement, la clé anglaise.

Ils s'en allèrent. L'individu de la fenêtre qui avait compris, descendit lentement à notre rencontre. Il était tout petit, et chauve. Il y avait, dans ses manières, un insultant air de supériorité. Il portait un costume relativement discret,

quoiqu'un rapiéçage vermillon contrastât précisément au postérieur. Je remarquai, avec un énorme soulagement, qu'il tenait sous le bras une serviette noire.

- *J'aime le poisson* – déclara-t-il, à brûle-pourpoint.
- *C'est bon* – rétorquai-je.
- *Et, dormir sur un matelas mou, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.*
- *D'accord ..., vous l'aurez.*
- *Vous veillerez à ce qu'il y ait, bien sûr, un bon toit* – précisa-t-il -.
- *Et du feu, et des femmes, et tout ce que vous voudrez* – lui assurai-je.

Il passa sa langue sur ses fines lèvres.

- *Des femmes ... avec des cheveux ? ...*
- *Il nous en reste neuf. Deux blondes ...* – et je me mordis la langue, en songeant à Lydia.
- *Parfait. Je reste avec vous.*

En un instant, ils l'entourèrent, mais je m'ouvris un passage à grands coups du coude.

- *Arrière, porcs !* – criai-je.

J'entraînai le petit homme par un bras, ignorant le concert d'imprécations gutturales que je provoquais. Je pénétrai avec l'Administrateur des Premiers Soins dans le musée et me laissai choir dans le premier siège que je trouvai.

Je le regardai, oppressé.

- *Moi d'abord, docteur* – implorai-je –. *Cette maudite molaire me tue à petit feu !*

Et j'ouvris ma bouche au maximum.

© « Primera necesidad », 1968-2016, Carlos M. FEDERICI.
Illustration de l'auteur.

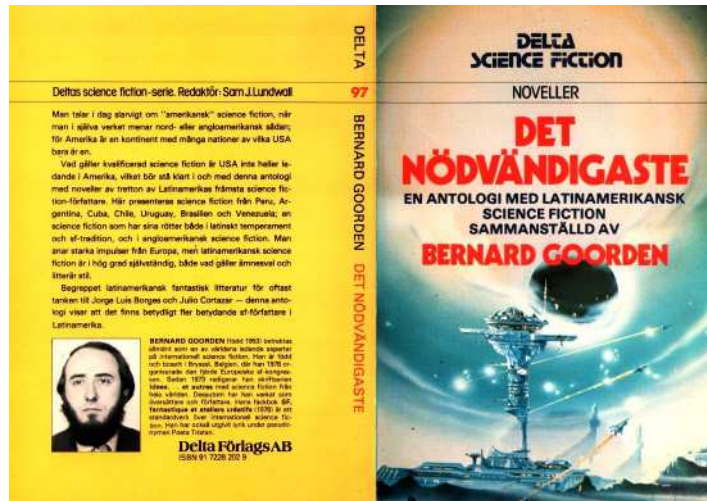
© 1973-2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française



Entrevue de Carlos M. FEDERICI, voir :

<http://idesetautres.be/upload/FEDERICI%20Carlos%20Maria%20Entrevue%20RevistaDigital%20miNatura%20141.pdf>

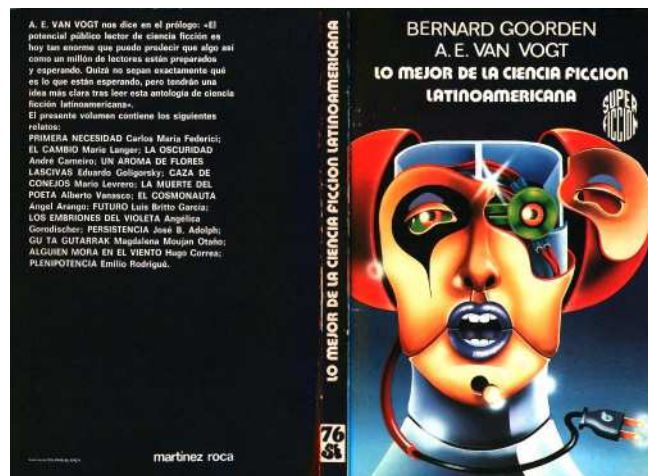
Anthologies de SF incluant un texte de SF de C. M. FEDERICI



1979 en Suède

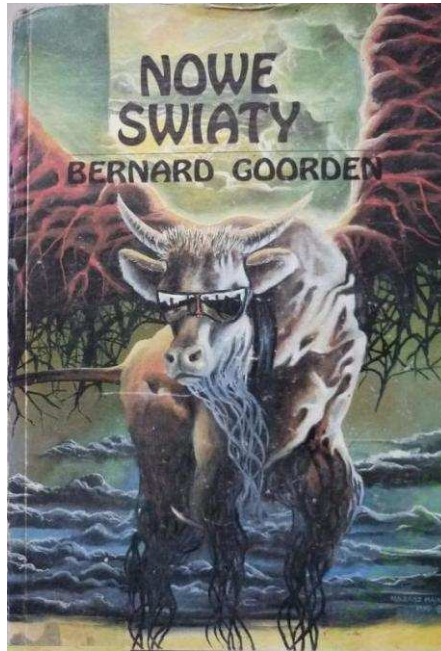


1982 en Allemagne



1982 en Espagne

<http://www.idesetautres.be/upload/BGOORDEN%20AEVANVOGT%20Mejor%20ciencia%20ficción%20latinoamericana.pdf>



1990 en Pologne

<http://www.idesetautres.be/upload/NOWE%20SWIATY%20BERNARD%20GOORDEN.pdf>

A PROPOS DE L'AUTEUR

Né à Montevideo en 1941, Carlos M. Federici a débuté en tant que narrateur en 1961, avec le texte court "*El Secreto*", paru dans la revue "*Mundo Uruguayo*" (aujourd'hui disparue). Dès 1968 il commence à diffuser ses récits **policiers**, de **fantastique** et de **science fiction** sur le marché international, étant traduit en plusieurs langues. Il est l'auteur de six romans et fait , parallèlement des incursions en **BD**, divers prix lui étant décernés au cours de sa carrière.

Eventail de son oeuvre (en langue espagnole) sur :

<http://urumelb.tripod.com/autores/fedirici/index.htm>

Sélection d'oeuvres en langue française sur :

www.idesetautres.be

SI VOUS SOUHAITEZ CONTACTER DIRECTEMENT L'AUTEUR

pour publier ou traduire un de ses textes,

VOICI SON e-MAIL :

cmfederici@hotmail.com